

M. Duplessis se cache sous un faux-fuyant pour faire ses élections

LA COMMISSION SCOLAIRE REPAIRE DE PRO-FASCISTES

D'où cet ostracisme contre la langue anglaise. — Aussi les catholiques nouveaux-venus au pays, tels les Polonais, fuient-ils les écoles françaises.

Jamais on n'a entendu plus de sottises dans le Québec que depuis le début du conflit mondial. Pour les uns, la Saint-Jean-Baptiste constitue la ligne Maginot des Canadiens français.

Une corporatisme sur laquelle l'attention publique n'eut pas été suffisamment attirée, est la Commission Scolaire catholique de Montréal.

Pas étonnant alors que cette commission, sous le contrôle intellectuel de l'abbé Lionel Groulx, soit si antipathique à tout ce qui est anglais dans ses écoles de langue française.

Pourtant les Polonais, en Europe, se rapprochent beaucoup plus de la France que de l'Angleterre. On les appelle même les Français de l'Europe orientale.

C'est depuis 1936, c'est-à-dire depuis l'ère nouvelle instaurée par M. Duplessis, que la Commission Scolaire est ainsi devenue le repaire du pro-fascisme.

En déclenchant, sous les plus fallacieux prétextes, les élections provinciales au début d'une guerre dans laquelle le sort du Canada est en jeu, M. Maurice Duplessis commet un crime de lèse-majesté contre sa province, sa race et son pays.

Il compte bien mettre la partie la moins éclairée de l'électorat sous l'impression qu'en le réalisant, elle empêchera toute participation à la guerre et que le ministère de la Défense Nationale n'aura plus qu'à licencier les volontaires déjà enrôlés en leur disant: merci.

Voici le chat qui sort du sac! Après avoir ruiné le Québec, le Mauricien prétend le sauver en le déshonorant, comme il prétend sauver la démocratie en la poignardant dans le dos.

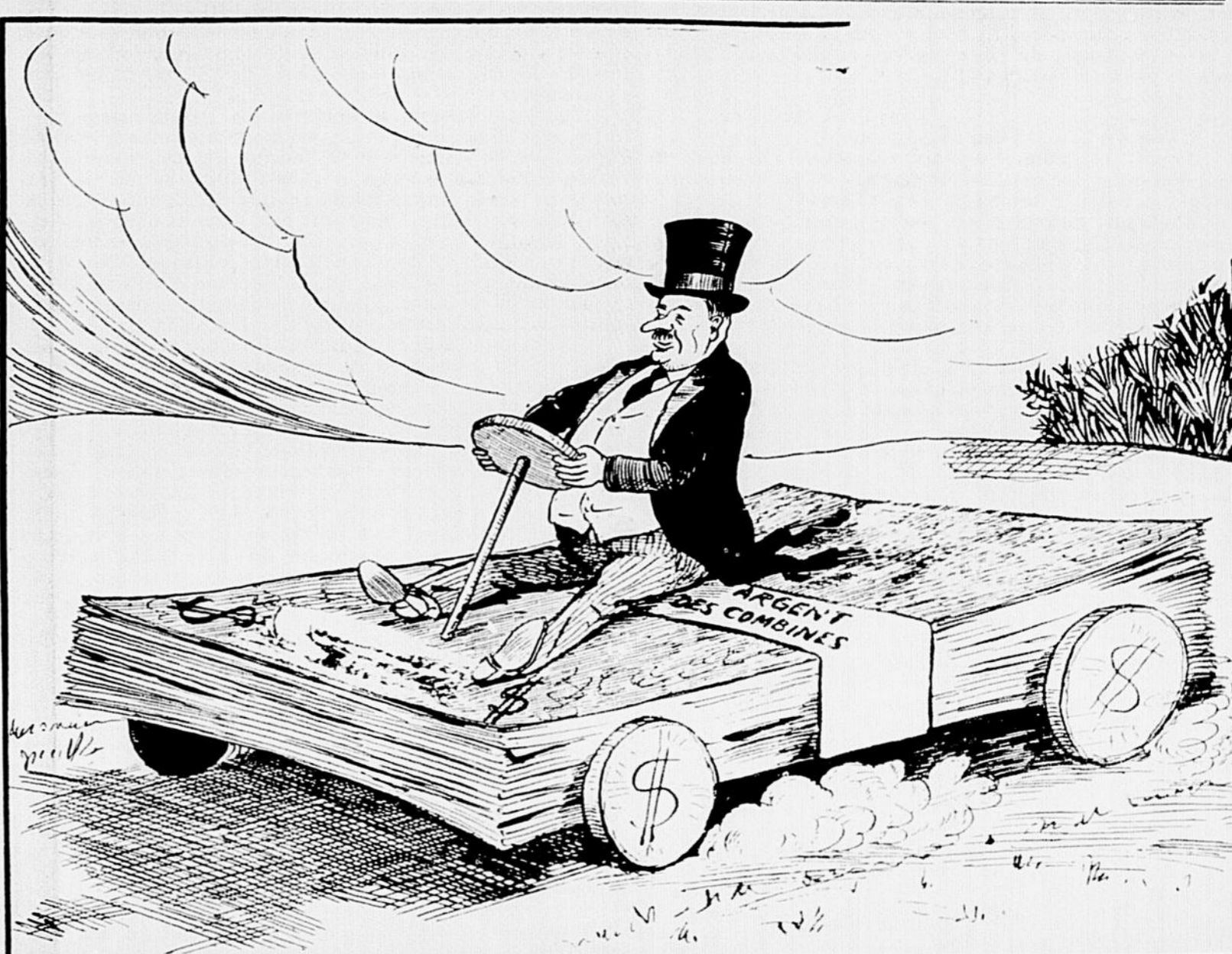
Chaque fois qu'il s'agit d'inauguration d'un hôpital, d'un collège ou d'un couvent, agrandi ou construit grâce à une allocation provinciale, ne voyait-on pas M. Patenaude coter à côté sur les estrades avec le premier ministre.

A défaut d'autres personnages, M. Duplessis a-t-il consulté le lieutenant-gouverneur avant de faire son saut dans le vide? En tout cas, il ne paraît pas avoir fait part de son projet à beaucoup de ses ministres.

MM. Duplessis et ses acolytes, comme leur intention est manifeste, essaieront-ils de faire leur cheval de bataille de la conscription? Quand et où le "premier" s'est-il prononcé contre cette mesure, dont il n'est pas question du reste et dont il ne saurait être question aussi longtemps que le gouvernement King-Lapointe existera?

Notre Mauricien met la Province dans une attitude de bravade en face du Parlement d'Ottawa, lorsqu'il défie en quelque sorte le gouvernement de mettre en force les lois adoptées pour maintenir l'ordre en ce pays.

Ce contraste ne manquera pas de frapper tous les esprits tant soit peu éclairés. Prendre la responsabilité de briser la grande union nationale du Canada au profit de la petite Union Nationale du Québec, il fallait une tête surchauffée comme le Mauricien pour commettre ce sacrilège envers



Maurice Le Goblet: "Y se demandent un peu partout pourquoi que je fais la guerre... la guerre à Mackenzie King, bien entendu, et pas la guerre à Hitler, qu'est un grand homme qui est de mes amis. Ce qu'y sont poires, ces maudits-là! Je suis en campagne, tiens, parce que j'ai besoin de gazoline pour faire marcher ma machine; que pour avouère de la gazoline, y faut avouère de l'argent et que pour avouère de l'argent, y faut pouvoüre emprunter. Eh ben! je pourrai pu emprunter... si le gouvernement fédéral emprunte tout pour ses dépenses de guerre. Voilà ma combine électorale!"

LA LEVEE DE L'EMBARGO EST CERTAINE AUX ETATS-UNIS

Ce qui n'empêchera pas les Américains d'entrer en guerre avant six mois, si les dictatures ont le dessus.

Washington, 29. — La victoire du président Roosevelt sur le rappel de l'embargo s'annonce dès maintenant écrasante. Ses adversaires isolationnistes, les Johnson, les Borah, les Nye et tutti quanti, tout en sachant qu'ils seront vaincus, essaieront de prolonger la discussion, afin de sauver la face, et c'est tout.

L'appel de l'ex-gouverneur Alfred E. Smith en faveur de la levée de l'embargo, et la déclaration de Charles A. Lindbergh, qu'il n'était aucunement opposé à cette mesure, son seul désir étant d'éviter l'entrée des Etats-Unis dans la Grande Guerre, ont porté le dernier coup aux pro-allemands Johnson et Borah.

De cette façon, pour les Américains, la vie sera belle pendant un temps du moins. Ils ne se batront pas et encaisseront les pièces d'or. Mais est-ce à dire que les Yankees, avec ou sans embargo, n'entre-trent pas dans le maelstrom? Beaucoup d'observateurs s'accordent à prédire que si le conflit dure deux années, période minima fixée par Chamberlain les Etats-Unis ne peuvent y échapper.

Une Europe coalisée sous la botte des dictateurs ne tarderait pas, bien entendu, à s'attaquer à notre hémisphère, en commençant par l'Amérique du Sud et le Canada. L'Oncle Sam n'attendrait évidemment pas cette éventualité, d'autant plus que dans un cas pareil, il pourrait être attaqué sur le Pacifique par le Japon.

L'aviation pour les vues d'air

Quel meilleur moyen d'aération peut-on trouver pour les yeux?

J'avais un vieil oncle qui, la première fois qu'il vit un avion dans le ciel, bougonna: "Cette invention-là ne me dit rien qui vaille. Quelque jour, on en verra les inconvénients". Vint la guerre qui donna raison à Cassandre.

Le mal de l'air n'aggraverait-il pas l'état d'un grand blessé? — Moins que les cahots de la route. Et la rapidité prime tout.

L'ALIGNEMENT DES FORCES S'AFFIRME



COUPS DE MARTEAU

Depuis la déclaration de guerre du Canada à l'Allemagne, le 10 septembre, une véritable panique s'est emparée des principaux nazifiants à Montréal. Le premier à lever le pied, le croirait-on? fut le petit Fouchre Arcand, qui s'en alla dans les Laurentides en compagnie d'un dentiste bien connu.

Les rumeurs les plus abracadabrantes circulent sur les traitements que font subir les hitlériens aux prisonniers polonais. D'après un journal de Toronto, les nazis auraient entrepris la stérilisation générale des Polonais qui leur tombent sous la main.

L'enrôlement des volontaires de 1939 rappelle de joyeux souvenirs par des colonels amateurs en 1916 et en 1917. Sur un régiment de 1.000 hommes, on n'en trouva que cinq douzaines à peine propres au service à leur arrivée en Angleterre.

Dès l'annonce des élections provinciales, la première question que les gens se sont posée fut celle-ci: "M. Paul Gouin sera-t-il en retard cette fois-ci comme en 1936?" On

Mtre MAURICE HARTT DANS ST-LOUIS?

Nous tenons d'excellentes sources que dans le comté de St-Louis, une forte pression se fait auprès de M. Maurice Hartt, avocat bien connu, afin qu'il se présente dans cette division comme candidat du parti libéral.

M. Eugène Beaulac dans le cinéma

M. Eugène Beaulac, ancien rédacteur au « Canada » et ancien président du Bureau Provincial de Censure Cinématographique, vient d'être nommé secrétaire de la Québec Allied Theatrical Industries Inc., en remplacement de M. Burpee, qui a dû prendre sa retraite pour cause de santé.

M. Beaulac était tout naturellement désigné à ce poste par ses connaissances cinématographiques, et par ses ramifications dans le monde journalistique.

Le Col. J. L. Boulanger offre ses services

M. J.-L. Boulanger, de Québec, colonel honoraire du régiment de Montmagny, a offert dès le premier jour de la guerre ses services au ministre de la Défense Nationale. On s'attend à ce que d'autres colonels honoraires suivent cet exemple.

Le colonel Boulanger, pendant plusieurs années sous-ministre de la Foire provinciale, sous les honorables J.-L. Perron et J.-E. Perrault, a d'éminents états de service à son actif.

Les libéraux, sur le coup surpris par le pet-en-l'air de M. Duplessis, offrent un front uni. Certains dissidents reviennent au bercail et affirment leur foi en M. Godbout.

Les libéraux, sur le coup surpris par le pet-en-l'air de M. Duplessis, offrent un front uni. Certains dissidents reviennent au bercail et affirment leur foi en M. Godhout.

Que la tenue d'élections générales provinciales n'ait pas quelque peu surpris les libéraux, qui s'y attendaient toujours comme de bons soldats peuvent s'attendre à être attaqués, ce serait sortir des cadres de la vérité.

Nos amis libéraux sont prêts à entrer en lice. Stimulés par l'annonce de cet appel au peuple, qui leur donne enfin l'avantage de lever les injures grossières dont le Mauricien

M. ALBERT McCAUGHAN CONTRE L'HOMME "A LA BELLE BAGUE"

Les électeurs de Saint-Henri anxieux de se défaire du sieur René LaBelle. — Zéro et bouffon dont il faut purger la législature.

Une forte pression est actuellement faite auprès de M. Albert McCaughan, courtier en assurances, par les libéraux de Saint-Henri, afin de l'engager à poser sa candidature dans cette division contre M. René LaBelle, député provincial sortant.

Ce n'est que par un hasard heureux pour lui, malheureux pour sa division, que M. René LaBelle fut élu député de l'Union Nationale en 1936 contre deux candidats libéraux, le Dr. Z.-A. Côté et M. W.-E. Lauriault.

Depuis cet épisode, M. LaBelle a fait figure de parfait zéro à la Législature. Il n'ose même plus applaudir son chef, M. Duplessis, en frappant de ses souliers sur son pupitre, comme dans le « bon temps ». Pas un homme n'est aussi impopulaire dans Saint-Henri que ce député-bouffon.

La langue française tend à disparaître

Un journaliste français, Edouard Helsey, constate qu'à la Nouvelle-Orléans, elle n'est presque plus parlée. — Seuls quelques vieux villages louisianais la conservent. — La jeunesse ne veut apprendre que l'anglais. — Elle considère les nations européennes comme de «petites vieilles», toujours prêtes à se creper le chignon. — Dans le Sud, l'homme blanc entend conserver sa suprématie sur les noirs. — Douze millions et demi de chômeurs constituent un problème angoissant au point de faire songer à une révolution.

M. Edouard Helsey est l'un de ces journalistes français chargés de «grands reportages» à l'étranger. Au cours d'une randonnée aux Etats-Unis, au mois d'août dernier, il s'est arrêté à la Nouvelle-Orléans, où il a été fort surpris de constater que l'on n'y parlait presque plus le français et que cette langue tendait même à disparaître de la Louisiane.

M. Helsey a aussi fait chez l'Oncle Sam diverses autres observations du plus haut intérêt sur le problème des noirs, des étrangers, et sur cet autre problème si angoissant, le chômage. Il en conclut que les Américains, pas plus que les Européens ne sont sur un lit de roses. Voici du reste un résumé de son reportage publié dans l'hebdomadaire parisien «Gringoire»:

Nouvelle-Orléans.

Please, sir... Do you speak french? Depuis ce matin, je m'amuse à ce jeu innocent. Il s'agit d'aborder les passants un par un, et de leur demander poliment si, par hasard, ils ne parleraient pas français. La plupart répondent en souriant, esquissent un geste d'impuissance, murmurent en anglais une vague excuse: «Domage... Je regrette... Désolé...». D'autres lancent vivement: «No, sir! Quelqu'un-uns passent comme s'ils n'avaient pas entendu. Enfin, plusieurs insistent courtoisement, et toujours en anglais, pour savoir de quoi j'ai besoin.

Mais je n'ai besoin de rien. Je désire simplement constater par une expérience pratique le degré d'exactitude de ce qu'on m'a conté sur l'admirable survivance du français à la Nouvelle-Orléans.

Eh bien! l'épreuve est conclutive et me voilà fixé. Je compte très consciencieusement... trente-sept... trente-huit... trente-neuf fois déjà, j'ai posé la question sans obtenir de m'entendre dire seulement: «Oui, monsieur... un peu...». Car il ne faut pas trop exiger. Deux fois on m'a offert de parler espagnol une fois italien et une fois allemand. Français non, pas une. Mais cette chasse me tient en haleine. Je refuse de rentrer bredouille. Je persisterai jusqu'au premier succès.

Notez que j'opère en pleine ville, à deux pas du French Market, au cœur même de ce quartier que l'on appelle le «Vieux Carré», comme si nous étions en France, et dont les rues portent des noms bien de chez nous: rue Royale, rue de Bourbon, rue de Chartres, rue de Conti... Malgré ces apparences encourageantes, mes échecs se multiplient. Je m'entête... quarante-deux... quarante-trois... quarante-quatre... Vais-je dépasser les cinquante? Je l'espère de justesse. Le quarante-neuvième promeneur que j'interroge: «Please, sir... do you speak french?» me répond, sans aucune pointe d'accent: — Mais oui, monsieur... Que puis-je faire pour vous être agréable?

Seulement, c'est un Français de France, qui rentre à Paris tous les ans.

LES JEUNES SONT HOSTILES

— Vous n'avez tout de même pas eu de chance, me dit un de nos compatriotes installé ici depuis plusieurs années déjà. Notre langue décline rapidement dans toute la Louisiane, où l'usage en était encore général il y a cent ans, mais elle n'est pas entièrement oubliée. D'abord, nous sommes un petit nombre de Français authentiques vivant ici pour affaires, sans intention de nous y fixer définitivement et, bien moins encore, de demander notre naturalisation. Oh! pas beaucoup. Je pense que si les choses se gâtaient cet automne de l'autre côté de l'eau, nous serions bien dix à douze à rejoindre (car je refuse de compter comme Français ceux qui ne rejoindraient pas). Il reste aussi un certain nombre de familles américaines depuis plus ou moins longtemps, qui se souviennent de leurs origines et ont conservé, jusqu'ici, le parler des ancêtres. Mais cette fidélité s'efface et n'est plus guère le fait que de gens âgés.

«Les jeunes y sont absolument rebelles. Les quelques bribes de français qu'on leur enseigne à l'école, ils s'empressent de les oublier. Autrefois, peut-être, jusqu'à aux approches de la guerre, c'était une élégance de parler français, un brevet de bonne éducation, une sorte de noblesse. Aujourd'hui, sachons voir les choses comme elles sont, c'est regardé comme la marque d'un esprit attardé, cela dénonce la vieille «noix». Il y a chez la jeunesse américaine une hostilité instinctive, presque agressive et pour ainsi dire animale, contre tout ce qui représente les raffinement du vieil esprit européen. Trop de nuances! Trop de nuances! Du balai! Même le sommaire jargon que nous fabriquons l'abus des sports et les hâtives formules journalistiques, au diable! c'est trop compliqué.

«Je parle, naturellement, en général. Il y a, dans les universités américaines, une élite de jeunes gens hautement cultivés que la pratique assidue du baseball n'a pas détournée de Montaigne. Mais c'est réellement une «élite», par conséquent, une exception. Pour une très large majorité, l'anglais lui-même vous démode et, presque, vous ridiculise, si vous le parlez trop purement. J'ai pour amie une vieille Londonienne extrêmement distinguée. Je m'amuse à la mener parfois au cinéma. Elle en sort toujours indignée: «Ce n'est pas de l'anglais, s'écrie-t-elle, c'est un glapissement l'irquois!»

«Dans quelques paroisses rurales, du côté de Natchez, par exemple, le français est resté la langue maternelle, mais moins, peut-être, par attachement aux souvenirs qui s'y résument que par routine, dans bien des cas, parce que, plus ou moins parqués dans leurs fermes, ces gens n'ont

guère besoin de parler à ceux de la ville, et parce qu'appréhender l'anglais exigerait un effort. D'ailleurs, ces cas isolés tendent à disparaître. La Nouvelle-Orléans est désormais New-Orleans (que l'employé du chemin de fer prononce Nouïrlinn'ce). A quelques kilomètres d'ici, vous trouverez la gare de Chef-Menteur et la capitale de l'Etat de Louisiane se nomme toujours Bâton-Rouge. Mais tout cela n'évoque plus, dans l'esprit des habitants qu'un brumeux passé. Notre vieille Louisiane, aujourd'hui, n'est pas plus française que l'Orégon, le Dakota ou le Mississippi».

LES PETITES VIEILLES D'EUROPE

Ce qui, pourtant, ne vous empêchera pas, en explorant le «Vieux Carré» sous la conduite d'un guide vraiment averti, de découvrir maints vestiges touchants d'une époque que, tout compte fait, ne se perd pas dans la nuit des temps.

Mais il faut pousser des portes, se risquer dans des couloirs sombres, enjamber les portillons des cours intérieures, dont les unes rappellent les patios de Grenade ou de Cordoue, dont les autres, envahies de plantes exotiques, pleines d'ombre, d'opulence et de langueur, forment autant de décors où loger des scènes de roman, pathétiques et surannées.

Plusieurs bourrus et débonnaires, belles dames créoles en crinolines d'organdi, vieux gentilshommes nostalgiques, beaux officiers de la marine du Roi, soupçons, réveries, licoles, chansons, herbes fatales, autant de drames imaginaires surgissant de chaque encoignure. On respire dans ces vieilles demeures aux balcons de bois si curieuses, aux ferronneries parfois si belles, comme un souvenir de ce XVIIIe siècle où nous fumes ici les maîtres. «Ombre d'une ombre», si l'on veut, et «parfum d'un vase vide», mais le poids de notre présence et de notre puissance passées fait encore craquer les solives des plafonds.

Et puis, on regagne la rue. On change de quartier. On voit les magasins, les panneaux-réclames, les façades des cinémas et ces gratte-ciel tout pareils aux branlants édifices que construisent les bambins avec des dominos. On se retrouve nez à nez avec l'Amérique.

Comment ne pas sentir alors le choc violent de ce contraste? Malgré des apparences superficielles, impossible de s'y tromper. Cette promenade à travers d'anciens logis français vient de m'en fournir une preuve de plus: l'Européen d'occident, non déraciné, demeure longtemps encore sensible à certaines magies que l'Américain ne semble guère sur le point, ne disons pas de goûter, mais de percevoir. Nous ne vivons pas tout à fait, eux et nous, sur la même planète.

En y songeant un peu on arrive à se faire assez vite une idée, me semble-t-il, assez exacte de ce que sont les nations d'Europe pour l'expéditif citoyen des Etats-Unis: des petites vieilles.

Des petites vieilles dont plusieurs furent riches, influentes, brillantes, courtisées, qui conservent de grandes manières, un salon et, malgré leur appauvrissement, quelques beaux bijoux. Mais à présent, on les juge ridicules. On rit sous cape quand elles prennent leurs airs de douairières. On les déclare insupportables si elles font mine de se creper le chignon.

SUPREMATIE DE L'HOMME BLANC

Certains gardent assurément pour celle-ci ou pour celle-là, des sympathies préférentielles. L'Allemagne a encore, en Amérique, des admirateurs. Mais l'annexion de Prague lui a porté un coup plus rude que le torpillage du Lusitania. Et puis, on se gausse des prétentions à la toute-puissance qu'affiche ce peuple démenti. Un peu comme si l'on entendait le cirer de bottes du coin annoncer qu'il va bûcher quelque chose de plus haut que l'Empire States building. L'Angleterre apparaît généralement sous la figure d'un vieux lion de ménagerie, à qui des moutards mal élevés tressent la queue en natte. La Russie passe pour un animal asiatique lointain, peut-être fabuleux, mais dont on se méfie parce qu'il n'est pas d'Europe. La Pologne, tribu de pauvres hères, présente quelque utilité. Elle fournit des hommes à bon marché pour tous les travaux rebutants. L'Italie fait rire. On classe les Italiens, les wops, comme on dit ici, quelque part, très bas, on ne sait pas bien où, entre le nègre et le singe.

Et ce pays de mangeurs de grenouilles qui s'appelle la France? Les sentiments varient souvent en ce qui la concerne. Tantôt c'est la grande aïeule des démocraties, la vieille héroïne qui, au cours des siècles, s'est généreusement battue pour la liberté des hommes, de Jeanne d'Arc à Verdun (ils ont ici de ces raccourcis...). Plus souvent c'est une sordide banqueroutière cachant ses sous dans son matelas. Mais, même ceux qui lui sont fidèles parlent d'elle presque au passé. J'ai sous les yeux, par exemple, un article paru dans la revue Events, quelques semaines après Munich. L'auteur, assurément, n'est pas un de nos ennemis. Au contraire. Je citerai seulement son titre, qui suffit: Frances moves through the shade to the night (La France, à travers l'ombre, s'enfoncé dans la nuit). Et tout le texte est du même ton; une compatissante élétrie, que dis-je! une oraison funèbre.

Aucune nation d'Europe n'échappe à ce discrédit, à l'exception, peut-être, des Etats scandinaves, dont on ne s'occupe d'ailleurs jamais. Le Vieux Monde n'inspire que du dédain.

Vous dites que je force le trait? A peine. En gros, c'est bien cela. Cent vingt-cinq millions d'Américains, parce qu'ils sont unis, tiennent pour quantité négligeable (quelques trois cent millions d'Européens (sans compter les Russes) parce qu'ils les voient divisés.

Encore, s'il ne s'agissait que des variétés diverses d'une même race: la blanche! Mais on compte aux Etats-Unis onze ou douze millions de noirs avérés, incorporés dans la nation (sans compter les traces égarées dans les veines de plus d'un blanc...).

Onze ou douze millions, ça compte! On les rencontre partout, de New-York à San Francisco, du Texas aux

frontières du Canada, et cette pénétration diffuse n'est pas ce qui préoccupe le moins les hommes félicités de ce pays. Mais leur masse se concentre surtout dans les Etats du Sud: Caroline, Mississippi, Louisiane, Alabama, Georgie. Puisque nous sommes en Louisiane (près de 50 pour 100 de noirs), c'est le moment de les regarder.

Il semblerait à première vue que, hormis quelques grandes vedettes de la boxe ou du music-hall, les noirs des Etats-Unis ne s'élevaient jamais très haut — sauf comme garçons d'ascenseur. C'est vrai, sans doute, pour la masse, mais on compte bien des exceptions: médecins, avocats, négociants, prédicateurs. On trouverait même parmi les gens de couleur, deux ou trois hommes politiques et quelques chefs de diocèses méthodistes, que rien n'interdit d'appeler évêques.

Ce problème nègre, en apparence, a perdu de son actualité. C'est, je crois, qu'on le considère ici un peu comme un secret de famille. Autant qu'on peut, on évite d'en parler et l'étranger, quand il y touche, se sent tout de suite coupable d'indiscrétion.

Mais que le moindre incident se produise, chacun, sans retard, va s'agiter. Au fond, la vieille querelle de la guerre de Sécession demeure ici, politiquement, la vraie ligne de partage des eaux.

On l'a bien vu, par exemple, tout récemment, quand il s'est agi de faire paraître dans un gala officiel l'admirable chanteuse qu'est Marian Anderson. Ce fut une levée de boucliers. Il fallut rappeler à l'ordre les «Filles de la Révolution» qui menaçaient grand tapage, et le geste de Mme Roosevelt introduisant finalement cette noire à la Maison-Blanche fut, dans tous les milieux, l'objet des plus vives discussions.

La négrophobie a pu, peu à peu, se modérer, le lynchage devenir exceptionnel et le fameux Ku-Klux-Klan rentrer dans l'ombre, le premier souci d'un nombre immense d'Américains n'en est pas moins de maintenir hors de toute atteinte l'absolue suprématie de l'homme blanc.

DOUZE MILLIONS ET DEMI DE CHOMEURS

Dès qu'on regarde un peu attentivement les Etats-Unis, de grands points d'interrogation se lèvent. Une révolte des noirs est, dites-vous, improbable? Oui. Et une révolte des blancs?

N'oubliez pas, je vous prie, ce chiffre: douze millions et demi de chômeurs. Vingt-cinq millions de personnes qu'on ne peut utiliser vivant à la charge de la communauté, une personne sur cinq! Pour donner au subsidé qu'on leur alloue, l'air d'un horrible salaire, on a imaginé de créer un office de grands travaux, le W.P.A. (Works progress association). Mais ces chômeurs, mécontents, se mettent en grève et voilà que le W.P.A. laisse éclater des scandales près desquels le Panama était une entourloupette de petits colégiens.

Et retenez encore ceci. Le républicain Dewey, qui sera peut-être président l'année prochaine et qui est pour l'instant procureur général élu de l'Etat de New-York, a poursuivi des fraudes et des abus, frappant ainsi, à la romaine, un certain nombre de lawyers, républicains comme lui. C'était mettre le parti démocrate dans l'obligation de donner la même preuve de vertu, en emprisonnant lui aussi quelques-uns de ses coreligionnaires. Le nettoyage a commencé par l'Etat de Kansas, mais c'est en Louisiane qu'on a trouvé le plus odorant pot aux roses. Cinq cents millions de détournements! Tous les gros bonnets compromis. Le recteur de l'Université en fuite, finalement rattrapé. Des juges, sur la sellette. Le gouverneur de l'Etat, toute la sacrée boutique!

Bref, l'élection présidentielle a lieu dans un an. D'ici là, on n'arrêtera pas de se battre à coups de poubelles.

Il y a de la misère partout (je ne vous ai pas encore parlé des «pauvres blancs», fantômes dantesques).

Une propagande assidue, plus «bolcheviste» que réelment communiste, travaille plus ou moins activement tous les milieux.

En arrière-plan, douze millions de noirs. Et en voilà assez, je pense, pour vous donner cette idée que les Etats-Unis d'Amérique vont avoir fort à faire chez eux, cette année.

...Quoi qu'il puisse surgir en Europe.

EDOUARD HELSEY.

L'ALIGNEMENT DES FORCES S'AFFIRME

(Suite de la page 1)

Les a abreuvés à satiété, ils se lanceront à corps perdu dans la mêlée. C'est une lutte à finir qui commence et se terminera par la victoire libérale le 25 octobre. Finita la comedia!

TOUS DERRIERE M. GODBOUT

A Pavement de M. Godbout à la tête du parti libéral, nombreux furent ceux qui firent preuve de scepticisme quant aux qualités de chef de l'ancien premier ministre. Certains même firent mine de se «pousser», d'autres quittèrent les rangs avec éclat, alors que M. Duplessis s'en frottait les mains d'aise et jouissait intensément, diaboliquement de sa manœuvre qui consiste, comme on le sait, à diviser pour régner. Mais l'heure du danger voit aujourd'hui les récalcitrants, les mécontents, les dissidents et enfin tous les libéraux se rallier derrière leur chef, prêts à lui donner le coup d'épaule qui conduira le parti à la victoire.

Il n'est plus question de dissidence devant le danger commun. Le drapeau de la «tamaté» de 1936 va se retourner contre ses auteurs, cette année.

LES CANDIDATURES FOURMILLENT

L'intérêt du moment, il va sans dire, se concentre sur les candidatures probables dans les divers comités de la province, mais pour ce qui nous intéresse particulièrement, dans la région de Montréal. Plusieurs vieux jouteurs, des nouveaux, enfin des hommes qui n'auront pas peur de se présenter devant l'électorat et d'exposer les véritables questions qui doivent être agitées s'alignent pour le combat. Inutile de dire que ce sont le parti libéral à besoin pour le moment, ce sont des lutteurs, des combattifs qui ne reculeront pas et combattront d'estoc et de taille. Il est parait-il entendu que l'hon. M. David, ex-secrétaire provincial, sera de nouveau candidat dans Terrebonne où il n'a rien perdu de sa popularité d'antan. De même pour M. Cléophas Bastien dans Berthier. Dans l'île de Montréal proprement dite on parle de M. Albert McLaughan dans Saint-Henri, de M. Gaspard Fautoux dans Sainte-Marie. Ce dernier comité est actuellement représenté par M. Candide Rochefort, ex-A.L.N., ex-U.N., ex-Rochefortais, et enfin depuis trois semaines U.N. Voila bien des volte-faces pour un député en moins de trois ans, M. Fautoux a au moins ce mérite d'avoir toujours été libéral, sans peur et sans reproche et comme sa candidature nous paraît plus que certaine, il pourra se présenter sans crainte devant l'électorat qui lui avait donné sa confiance à diverses reprises dans le passé.

Dans le comté de Saint-Jacques, rien de précis encore. Il parait évident que les libéraux y mettront un candidat puissant et on parle de M. Emile Massicot, N.P., président de l'Opinion Libérale, de M. Wilfrid Gagnon, ancien ministre provincial du Commerce et de M. Claude Jodoin. On notera que cette nomenclature s'apparente fort à celle que nous donnions il y a peu de temps, relativement aux candidats possibles pour une élection partielle fédérale dans ce même comté. Alors M. Fautoux aurait été tenté de tenter sa chance au fédéral, mais le peu-en-l'air de M. Duplessis a modifié bien des plans, sans les détruire!

Dans Jacques-Cartier, on parle de M. C. A. Kirkland, maire de Ville Saint-Pierre. On dit que M. J. Arthur Mathewson, C.K., avocat éminent, sera candidat contre l'hon. G. Layton et l'hon. T. J. Coonan, et encore n'est-il pas très sûr que ces derniers risquent de se compromettre dans le parti de la désunion nationale de M. Duplessis, cette fois. L'expérience tentée aura été trop dure.

Enfin dans Maisonneuve M. Georges Caron, échevin du quartier du même nom, entrerait en lice contre M. Tremblay. Ce dernier n'est pas très en faveur auprès de son chef et comme des remaniements ministériels d'importance seront effectués avant la grande débâcle nationale, il est possible qu'il disparaisse de la circulation. Plusieurs échevins ont aussi manifesté leur intention de se lancer dans la mêlée. Notamment M. Dubreuil, Barrière, Brien, etc. Dans Laval, comté représenté présentement par M. F. J. Leduc, ce dernier plutôt sympathique aux libéraux ne serait pas leur candidat officiel; cependant, on mentionne M. Joseph Filion, ancien député libéral, qui éprouve une forte déconscience de se présenter à nouveau. Rien de sûr cependant de ce côté.

Ce sera mardi ou mercredi de la semaine prochaine que nous serons à peu près fixés sur les autres candidatures libérales. Dans l'intervalle, rien n'est laissé à la légère et ça va marcher rondement.

REYNALDO.

Tribune libre

(Suite de la page 4)

gène. Aussi les aviateurs qui planent doivent-ils être munis d'un masque à oxygène, en attendant le scaphandre ou la cabine étanche qui sont à l'étude.

— Le progrès est une belle chose. Celui-ci intéressera surtout les privilégiés qui ont la possibilité de voyager en avion.

— Les autres ont aussi des enfants. Ces enfants auront un jour la coqueluche, maladie à laquelle on n'échappe guère. Maladie pénible, traînante, dont la convalescence trouve souvent l'enfant épuisé. Pour l'abrèger, il y a une belle lurette qu'on a conseillé le changement d'air, un départ à la campagne. Ou bien encore des inhalations d'oxygène. Il semble aujourd'hui, que la meilleure façon de voir une coqueluche tourner court soit d'emmener l'enfant en avion, pendant deux heures, à une altitude de deux mille à deux mille cinq cents mètres. Quel est le mode d'action de cette aération intense je n'en sais rien; et ceux qui en font des commentaires, pas davantage. Mais le fait est que les quintes diminuent aussitôt, de nombre et de violence, que les vomissements cessent, que l'appétit revient. Et surtout que la convalescence est rapide.

— C'est un traitement qui n'est pas non plus à la portée de tous.

— Il est abordable si l'avion emmène plusieurs petits coqueluchoux, avec les précautions d'usage lorsqu'on réunit des enfants malades. Et le jour où nous aurons des avions de cure, qui promèneront peut-être aussi dans les airs des asthmatiques, et d'autres malades encore, mon vieil oncle, au fond de sa tombe, devra confesser qu'il avait tort.

Docteur GAMMA.

par les Etats-Unis, qui ne laissent jamais une puissance étrangère (à part l'Angleterre) s'accaparer la terre canadienne; il y a de leurs intérêts ethniques, politiques et économiques. A l'ouest et à l'est, s'imposent les océans Pacifique et Atlantique: il a été démontré par plusieurs autorités, en particulier le colonel Lindbergh, que toute tentative de raids aériens échouerait de notre côté, à défaut de proximité; n'oublions pas la vaste étendue de la distance maritime, qui nous sépare de l'Allemagne. De même toute agression navale contre les côtes maritimes serait sujette à échouer, par l'état favorable de nos positions stratégiques.

Daïgnons-nous accepter bénévolement les reproches des Américains aux Canadiens, par ces têtes imperiales, qui semblent considérer comme une infraction grave au devoir commun de ne point porter secours à la Pologne; pas du tout, ces reproches sont saugrenus, car aucun lien, aucune relation médiatique ou immédiate suscitent envers nous un tel engagement.

Si l'Angleterre et la France prennent part à ce conflit, c'est qu'il y va grandement de leurs intérêts, et aussi, ces deux Puissances sont tenues dans une telle impasse, par la dite question de l'équilibre européen. Aucune analogie de cas n'existe pour nous, Canadiens, dégagés de toute responsabilité, et partant, de toute obligation du genre. Soit, notre loyauté à l'Empire peut justifier la politique de participation volontaire actuellement suivie.

Imaginez dans quelle situation se trouve la jeunesse: elle a constamment à l'esprit ce point d'interrogation: «Qu'est-ce que sera l'inscription ou non?» ceci est apte à déranger son mode de vie, ses activités, en un mot, la préparation de son avenir. L'on pourra objecter à la raison de cet énigme: «Messieurs les ministres fédéraux ne nous ont-ils pas rassurés là-dessus, ne nous ont-ils pas affirmé catégoriquement qu'ils s'opposeraient à toute idée conscriptionniste? Peut-être la réponse semblerait-elle adoucescente et de mauvais augure, mais n'oubliez pas l'expérience de 1917 nous atteste l'obligation du genre. Soit, nous sommes loyaux à l'Empire, nous justifions la politique de participation volontaire actuellement suivie.

Le professeur

Henri Mondor

(Suite de la page 3)

ne voyez pas tant de bruit. Et, au fond, m'éritez-vous, s'il est exact que la littérature est ma passion, c'est pour en lire, beaucoup plus que pour en faire. Je vais vous montrer quelques-uns de mes trésors.

Les trésors de M. Henri Mondor sont réunis dans son cabinet. Ce sont des reliures qui, les unes revêtent des livres admirables, les autres dissimulent des coffrets où sont rangés des manuscrits. J'ai vu des manuscrits de Barrès jeune, des inédits de Paul Valéry, et une collection de lettres de Mallarmé avec laquelle on ferait une histoire de symbolisme. Et voilà un livre que — pourquoi pas? — le professeur Mondor pourrait bien écrire un jour.

André ROUSSEAU.

L'aviation pour les vues d'air

(Suite de la page 1)

D'ailleurs, le mal de l'air, qui dépend du tanglage de l'avion, ne prend de l'importance que dans certaines conditions (remous, etc.) et, surtout, pour certains sujets, ceux-là mêmes qui ont le mal de mer en sortant du port. Les vagonnières.

— Merci pour eux. Ils aimeraient mieux être soulagés que classés.

— L'atropine administrée à temps, en piqûre de préférence, préserve du mal de mer comme du mal de l'air. En général, et plus l'accoutumance joue dans les deux cas. En général aussi.

— Le vol à haute altitude devrait ajouter à ces troubles ceux du mal des montagnes.

— On ne les éprouve guère au-dessous de quatre mille mètres; ce qui prouve que, dans le mal des ascensionnistes, la fatigue joue un rôle prépondérant. Mais le plafond des avions tend à s'élever toujours, parce que c'est une condition de vitesse et de ciel clair. Il faut donc compter avec ce mal des altitudes qui peut être redoutable. Douleurs articulaires, crampes en sont les premiers symptômes; puis peuvent survenir syncope ou convulsions, accidents, 146 à l'insuffisance d'oxy-

PLUS VELOUTÉE!
PLUS MOELLEUSE!
MEILLEURE QUE JAMAIS!

Black Horse
La meilleure bière du Canada

LA BRASSERIE DAWES, MONTREAL

AVEC LA BLACK HORSE — «ÇA MARCHE»

ADOLF HITLER: LE LOUP

(Suite de la page 4)

s'y rendre pour y retrouver les anciens du parti, au cours d'une commémoration intime de sa propre gloire.

Pendant la guerre de 1914, Hitler avait noté l'efficacité des méthodes de la propagande anglaise.

Ce sont ces méthodes mêmes qu'il a calquées, dès les débuts de son pouvoir. Elles reposent sur trois conceptions fondamentales: la simplicité des exposés, la répétition des idées, et le fait qu'une propagande populaire n'est irrésistible que si elle agit sur les sentiments et les préjugés plutôt que sur l'esprit des foules.

Pendant cinq ans, Hitler se chargea de mettre lui-même ces principes en action, avant de confier ce soin à son ami Goebbels.

Mein Kampf, dont la vente devait rapporter à Hitler des sommes importantes — les droits d'auteur atteignant cinquante mille livres pour une seule année — fut composé en majeure partie pendant sa détention dans la prison de Landsberg.

En tant que prisonnier politique, il avait le droit de recevoir des visites, et c'est la femme d'un fabricant de pianos, Frau Bechstein, qui venait prendre chaque jour les feuilles de l'ouvrage. Elle les dissimulait dans des enveloppes de disques de phonographe, et son dévouement lui valut de recevoir, plus tard, en cadeau, le manuscrit du livre.

Frau Bechstein et son mari avaient adopté la formule nazie dès la première heure. Hitler était leur dieu, mais un dieu qui n'avait encore que fort peu de dévots. Ils étaient convenus, quand ils devaient parler de lui au cours d'une conversation téléphonique, de donner à celui-ci le surnom de "Wolf".

Wolf: le loup!

GRINGOIRE

Texte de la déclaration de M. Duplessis

(Suite de la page 4)

"Toutes tentatives, d'où quelles viennent, dont l'effet et les conséquences sont de priver les provinces des revenus dont elles ont besoin, et qui leur appartiennent en justice et en vertu de la constitution, afin d'assurer le plein exercice de leurs droits et pour répondre aux besoins de leur population, constituent un attentat des plus répréhensibles contre les prérogatives provinciales.

"La loyauté de Québec ne peut être mise en doute car l'histoire l'enregistre dans des termes élogieux et justes, mais Québec considère que le premier élément d'une saine loyauté, c'est d'abord d'être loyal envers soi-même.

"Quant à nous, être loyal, c'est d'abord et surtout garantir le progrès et la prospérité du Canada en général et de la province en particulier.

"Québec ne peut pas et ne doit pas se prêter à des manœuvres médiates ou immédiates qui détermineraient la ruine de l'autonomie provinciale, et, conséquemment, celle du Canada.

"L'opinion que l'électorat du Québec, dans un langage modéré, énergique et traditionnel, pourra exprimer au cours des prochaines élections, fera comprendre à tous et à chacun de ceux qui l'oublient, que Québec entend conserver sa pleine autonomie, et exiger de l'autorité fédérale le respect intégral des droits qui lui sont garantis par la constitution.

"Nous sommes pour la coopération en autant qu'elle respecte les droits de Québec, mais nous n'approuvons pas la collaboration financière ruineuse, anti-constitutionnelle et injuste, et nous ne l'approuverons jamais.

"La province de Québec est prête à coopérer à toutes mesures progressives et raisonnables, qui doivent être conformes à ses droits constitutionnels, à ses ressources financières et à ses besoins de sa population.

"Le gouvernement de l'Union nationale a travaillé sans cesse et travaillera toujours à des oeuvres de construction et de reconstruction, mais jamais à des oeuvres de destruction".

Angleterre et France mises au pied du mur.

(Suite de la page 4)

en partie détruites; des centaines de mille Polonais sont tués, blessés ou faits prisonniers; et Mussolini déclare que l'Europe n'est pas encore en guerre. Qu'est-ce qu'il lui faudrait pour qu'elle le fût. Apparemment Mussolini a signé un pacte avec l'Allemagne en vertu duquel il doit se ranger aux côtés de celle-ci lorsqu'elle sera en guerre, et c'est pourquoi il ne peut rester neutre qu'en estimant qu'elle ne l'est pas.

Advenant un formidable massacre entre les lignes Siegfried et Maginot, il estimerait sans doute que la situation est changée et c'est pourquoi il les en avertit d'avance.

On a fait des farces sur l'intervention italienne. On a prêté au général Gamelin, commandant-en-chef des forces alliées, cette boutade qu'il n'a certes pas prononcée, si l'on tient compte de sa position officielle, mais que d'autres ont prononcée pour lui: "Afin de vaincre les Italiens, s'ils sont ennemis, il me faudra deux divisions. Il m'en faudra quatre pour les surveiller, s'ils conservent leur neutralité. Mais il m'en faudra huit, afin de les soutenir, s'ils sont mes alliés." Les avis peuvent être divergents sur la valeur de l'intervention italienne. Il n'en reste pas moins que les deux millions d'hommes de Mussolini peseraient lourd dans la balance. A moins que le Duce, dans son discours de samedi, n'ait essayé de nouveau l'un de ces chantages qui lui sont familiers.

AUTRE TABLEAU

L'Angleterre vient d'échouer l'un des points les plus ambigus de sa réponse négative aux tentatives de paix esquissées du côté totalitaire en déclarant qu'elle n'entend pas, si elle est victorieuse, arracher par les armes aux Soviets la partie de la Pologne dont ils se sont emparés, habitée par des Russes Blancs et des Ukrainiens. Même victorieux de l'Allemagne, les Alliés n'auraient certainement pas la force de s'attaquer à la Russie. Le rédacteur d'un journal des Laurentides, très bien rédigé du reste, pousse donc l'enthousiasme "un peu loin" lorsqu'il écrit: "Si elles veulent une paix durable, si elles veulent faire triompher la paix et la justice, si elles désirent exterminer les forces anti-chrétiennes et barbares qui menacent l'Europe et le monde, les démocraties occidentales ne doivent pas arrêter leur marche triomphale à Berlin, mais la continuer jusqu'à Moscou." Napoléon Ier, qui était quelqu'un, s'est cassé les dents en essayant de croquer cette noix russe, et les Allemands, en 1917, malgré la débâcle bolchéviste, durent s'arrêter à Brest-Litovsk. En parlant de Brest-Litovsk, qu'Allemands et Russes fraternisent à l'heure actuelle, faut-il rappeler que Ludendorff fait dater la démolition de l'armée allemande de la paix signée en cette ville par Lénine et Guillaume II? Pourquoi le virus soviétique ne ferait-il pas une fois de plus son oeuvre? Ce serait la plus juste récompense due à Hitler pour avoir mis le feu aux quatre coins du monde afin de satisfaire sa mégalomanie.

A l'heure qu'il est, les Alliés enrégimentent un bon et un mauvais points. Premièrement: l'Angleterre a gagné la guerre maritime. Les sous-marins, après quelques succès initiaux, pour s'être placés d'avance sur les routes maritimes, paraissent devenus à peu près inoffensifs. Deuxièmement: une alliance militaire entre l'Allemagne et la Russie semble toujours possible, ce qui serait une rude défaite diplomatique probablement suivie d'une seconde: l'entrée active de l'Italie dans la mêlée.

Ici au Canada, à moins de la paix rapide dont nous avons parlé, nous n'avons qu'à nous "cracher dans les mains" en vue d'une lutte épuisante, et ce n'est certes pas M. Maurice Duplessis qui contribuera à l'heureuse solution désirée par ses tactiques de "draveur" de la Mauricie.

FLAMBEAU.

M. Duplessis se cache sous un faux-fuyant pour faire ses élections.

(Suite de la 1ère page)

L'unité canadienne. Fixer le mercredi comme jour du scrutin en déclarant avec componction que c'est son jour chanceux, celui de ses dévotions hebdomadaires, voilà qui est bien dans ses habitudes. Pourquoi ne pas lui citer cette parole de Belzèze: "L'homme religieux sert Dieu; l'hypocrite le prend à son service." Reste à savoir si le Créateur se laissera fortement impressionner par les hideuses grimaces de l'abject pharisien des Trois-Rivières.

SCARAMOUCHE.

PORTRAITS DE VEDETTES DU CINEMA FRANCAIS

Saturnin Fabre

Saturnin Fabre se définit lui-même en ces termes: "Je suis un original sans m'en rendre compte; on me le dit, par conséquent je le crois. Je reste cependant conscient et organisé; des éclairs de fantaisie me traversent parfois l'esprit et je n'y résiste pas".

Un être qui se connaît si bien est, vous le pensez, fort sensible et très intelligent. Et c'est parce qu'il est ainsi que, dans ses créations inimitables, il se renouvelle totalement chaque fois pour notre plaisir. Ce qui lui fait dire que c'est peut-être un tort pour un artiste d'être en de pas se spécialiser dans un personnage, car le public ne peut suivre, ainsi qu'il le fait au théâtre, l'effort de composition.

Saturnin Fabre vient de tourner consécutivement huit films: "La Vénus de l'or", avec Mireille Balin; "Gargousse"; "Trioche et Scalet"; "Le Récif de corail"; "Eclaircie blanche"; "Monsieur Bretonneau"; et "Les Otages".

—Je n'ai qu'un seul projet, dit-il, celui de ne plus tourner n'importe quel avec n'importe qui, et de n'acquiescer un rôle que s'il me convient tout à fait.

—Il se fait une évolution qui impose un équilibre dans une production; le public n'admet plus une interprétation concentrée sur une seule vedette qui anime le scénario à elle seule. Le public a des exigences bien légitimes.

—J'ai fait au théâtre trente-deux créations; au cinéma, j'ai à mon actif, trente-neuf compositions.

—Je fais beaucoup de sport; l'entraînement demeure indispensable dans mon métier. Dans "Le Récif de corail", par exemple, je me suis livré à une véritable acrobatie.

—Il s'agissait, après avoir accosté en pirogue, de monter à l'échelle le long de la paroi d'un cargo vertical de dix mètres de hauteur. Opération délicate s'il en fut. La scène

Dita Parlo

Dita Parlo vient de terminer "Ultimatum". Il s'agit d'Anna, jeune Autrichienne, qui a épousé un officier serbe; Stenka (Bernard Lanery): l'action se déroule en 1914; rôle tumultueux où tout le conflit des races intervient; Eric von Stroheim (agent d'informations) et Abel Jacquin prennent part à ces événements dramatiques; l'intéressant scénario est de M. Léo Lanja; il y aura des extérieurs de Serbie réalisés au moment des grandes fêtes populaires qui auront lieu dans le courant de l'été.

C'est Siedmak qui a terminé "Ultimatum", car le Dr Wiene a été souffrant.

Psychologue, émouvante artiste accuse le caractère de son personnage et remarque: —Ce n'est pas tellement le dialogue qui m'intéresse à l'écran; c'est le sous-entendu, tout l'univers de sentiments rennué par un regard... apprendre à écouter... exprimer des sensations quand l'autre parle... cela me passionne chaque fois.

—Après quelques jours de repos en pleine campagne, je partirai en Italie, aux studios Ténia. Je tournerai "La Dame de Monte-Carlo"; Vera, jeune excentrique, aimée tout à tour par Jules Berry, Préjean et Roger Duchesne; le scénario est de Jacques Constant et le metteur en scène André Berthomieu; deux versions: je tourne également la version italienne.

—Dita Parlo disparaît en riant. Ajoutons que celle qui sera "Mademoiselle Docteur", "Madame Lesurques" et qui s'est illustrée dans tant de compositions originales peut tourner en cinq versions.

Le film "Ultimatum" prend l'affiche aujourd'hui au Cinéma de Paris.

—Je suis très fatiguée, dit-elle, dut être recommandée dix-sept fois. Après mon départ, ma doublure est tombée à la mer à plusieurs reprises au cours de cet exercice.

"Naturellement, le pantalon que je lui avais prêtée s'est trouvé réduit à des proportions qui ne m'ont plus permis de le remettre".

LE PROFESSEUR HENRI MONDOR

UN CHIRURGIEN ECRIVAIN

Le professeur Henri Mondor, qui est un des grands chirurgiens du monde, fait ses débuts d'écrivain français. Quel honneur pour la littérature, que de voir y entrer un débutant de cette qualité! Et de cette modestie. Car sa première question, sur les origines de sa vocation littéraire, semble l'effaroucher autant qu'on aurait troublé M. Ingres si on l'avait surpris à faire ses gammes sur son fameux violon.

—Demandez-moi plutôt pourquoi je ne devrais pas essayer d'être écrivain. Car, du bistouri au porte-plume, quelle distance!

—N'y a-t-il pas, cependant, quelques lois communes à tous les art autant qu'une science.

—Toute la question est là. Mais c'est une question difficile que celle des rapports entre les arts. Aimez-vous le cirque?

—Oui. Pourquoi? Oui, j'adore le cirque.

—Je l'aime aussi. Eh bien! un soir, au cirque, je me trouvais placé non loin d'André Gide. Et je ne pus m'empêcher d'observer mon voisin presque autant que je regardais la piste, afin de voir ses réactions aux divers numéros du spectacle. Il y eut, comme dans toute représentation de cirque, une féyerie, puis une famille d'équilibristes qui fit des pyramides, puis des clowns. Et rien de tout cela n'eut la force de tirer André Gide de la lecture d'un livre où il était plongé. Alors vint un jongleur funambule, qui était, je crois Rastelli, ou Colleano. Et, cette fois, Gide, son livre fermé, ne quitta pas des yeux ce numéro admirable.

—Vous n'en tirez pas la conclusion, je suppose, que l'art de Gide a d'étroits rapports avec la jonglerie et le talent funambulesque? —Pas le moins du monde. Seulement, je crois que ce jongleur avait du style, et que c'est ce qui donnait à son numéro une qualité que les autres numéros n'avaient pas. Dans cet exercice de cirque, Gide goûta un exemple de style.

—D'un art à l'autre, il y aurait donc des affinités de style. Et ce serait, selon vous, ce qui peut inciter un chirurgien à transposer son style, de l'art d'opérer dans l'art d'écrire.

—Un grand chirurgien disait: « On opère comme on parle et comme on écrit ». Et il parlait et écrivait avec une aisance et une élégance reconnues de tous.

« Il ne serait pas difficile, évidemment, de découvrir, parmi les opérateurs, des tempéraments aussi divers et des styles aussi variés que chez les écrivains. L'un est simple et clair, l'autre lent et serpillieux, celui-ci opiniâtre, celui-là improvisateur. Voilà des épithètes qui peuvent s'appliquer aussi bien au chirurgien qu'à l'écrivain. Prenons garde seulement qu'elles s'appliqueraient à la variété des qualités dans bien d'autres professions. L'analogie ne peut pas être serrée de très près.

—Il y a peut-être plus de ressemblance, d'un art à l'autre, du

Théâtre... Sport...

Au Princess

Comme film principal, la direction du Princess présente "Coast Guard".

—L'histoire de "Coast Guard" est toute entière consacrée à l'héroïsme et au dévouement des personnes qui risquent leurs vies le long des côtes américaines pour venir en aide aux navires désamarrés. Bellamy joue le rôle d'un officier du service des gardes-côtes, tandis que Randolph Scott, son meilleur ami, se fait son rival en s'éprenant de Frances Dee. Walter Connolly joue le rôle d'un père irascible, qui ne permet qu'on fasse de l'œil impunément à sa fille. Dans la distribution, on remarque Warren Hymer, Edmund MacDonald, Stanley Brown et plusieurs autres.

L'autre film est une passionnante production qui tendra les spectateurs en haleine du commencement jusqu'à la fin.

A l'Impérial

La direction de l'Impérial présente pour deux jours seulement un intéressant programme double: "Bachelor Mother" avec Ginger Rogers et David Niven et "Island of Lost Men", avec Anna May Wong et J. Carroll Nash.

"Bachelor Mother" est un film qui ne manquera pas de captiver l'attention de tous les cinéophiles. Plusieurs incidents tous plus comiques et plus dramatiques, selon les cas, les uns que les autres, émaillent sans cesse l'intrigue. Charles Coyburn, Frank Robertson et E. E. Olive complètent la distribution.

L'autre film est un drame fort bien conçu et dont l'action, admirablement interprétée d'ailleurs par Anna May Wong et J. Carroll Nash, saura sans doute plaire aux spectateurs.

Au Loew's

La direction du Loew's présente cette semaine un des plus grands films de l'année. Il s'agit de "The Wizard of Oz", un conte féérique adapté à l'écran par la Metro-Goldwyn-Mayer. Frank Baerlond jouera le rôle de la petite Dorothy, tandis que Bert Lahr et Jack Haley, pour ne nommer que ceux-là, joueront également des rôles de premier plan.

"The Wizard of Oz" est un film d'une conception audacieuse et les images en couleurs qu'il présente se déroulent comme un magnifique conte de fée, comme un rêve dont on aurait capté et fixé dans la pellicule les fugitives impressions.

"The Wizard of Oz" est sans contredit un des plus grands films de l'année. Des sujets courts et des nouvelles d'actualité de la semaine compléteront comme à l'ordinaire le programme du Loew's.

Au Capitol

La direction du Capitol présente cette semaine "Golden Boy" avec Barbara Stanwick, Adolphe Menjou et William Holden. C'est un film sensationnel que l'on accueillera sans doute comme l'un des plus grands succès de l'écran, cette année.

"Golden Boy" est un drame puis-

sant. C'est l'histoire d'un jeune homme qui, fatigué de travailler pour la gloire et pour des succès problématiques dans le domaine de l'art, décide de se faire boxeur. William Holden, un nouveau venu à l'écran, joue le rôle-titre. Pendant plus d'un an, on a fait des recherches pour trouver le type idéal pour jouer le premier rôle de "Golden Boy". Il faut dire que William Holden est tout désigné pour jouer ce rôle. Dans la distribution, on remarque les noms suivants: Joseph Sallaia, Lee J. Cobb, Sam Levene, Edward Brophy, Beatrice Blinn, William Strauss, Don Beddoe, Frank Jenks et Harry Tyler.

Comme film supplémentaire, la direction du Capitol présente "A Woman is the Judge", avec Fried Inescourt et Otto Kruger.

Spectacle fort bien présenté

À la salle Victoria, le mercredi 27 septembre, une Fantaisie romantique et musicale en huit tableaux, était présentée par le Cercle Tricolore, au profit de la Croix Rouge canadienne. Dans un spectacle aussi élaboré, il est évident que tous les tableaux ne peuvent avoir le même mérite et le même intérêt.

Il n'y aurait eu que le "SYMBOLE DE DEUX AMES", conception moderne de Georges-Erskine-Jones, comprenant réciteur, l'homme, la femme, et les différents éléments "de l'humanité, L'OMBRE DE CHOPIN" évoquée de si brillante façon par l'excellente pianiste canadienne Annette Brunet, dans un cadre de tentures avec candélabres.

L'HISTOIRE AU CLAIR DE LUNE de José de Laquerrière que la soirée eût été complète. Les danses qui entouraient ces numéros étaient certes fort gentilles; ainsi l'on remarqua Mlle Jeanne Rodier dans une jolie étude chorégraphique sur un thème de Franz Schubert. Miles Norma Brown, Agnès Holmes, Norma Darling donnèrent d'excellentes chorégraphies d'après Fokine et Margaret Robertson sur la musique de Chopin.

Il ne faut pas oublier de mentionner la romance d'ILONKA, Ballet pantomime Hongrois en trois tableaux d'un grand intérêt et bien réglé sur la musique de Brahms, Eszaki et Listz. Mlle Lilian Wilkinson dans "Ilonka" se révéla fort bonne danseuse.

La nuit d'août intercalant une scène en vers de Sacha Guitry nous fit faire connaissance avec Paul Guy le Gouillard qui joue admirablement et nous fit souhaiter le réentendre bientôt. Il était magnifiquement secondé par l'artiste Judith Jasmin.

Enfin un sketch où Paul Durand de sa voix vibrante fit résonner des vers d'un grand élan patriotique alors que le Soldat Inconnu — martialement représenté par Guy Mauffette — donne une chaude poignée de bienvenue au soldat canadien.

Ce spectacle musical, romantique, patriotique fut donc d'un réel intérêt artistique et l'on doit tous compléments à Stuard Girardin le producteur qui mit son dévouement à la Croix Rouge Canadienne sur laquelle il fit une brève et intéressante allocution.

FRANCINE

LA LUTTE AU FORUM

Ernie Dusek est toujours champion du monde, mais ce n'est sûrement pas de sa faute, ou plutôt c'est grâce à sa présence d'esprit et non pas à ses capacités comme luteur ni à sa force. En effet, l'autre soir, dans la rencontre principale de la séance de lutte présentée au Forum, il a remporté la victoire sur le populaire et solide Marvin Westenberg, en prenant l'unique chute officielle du match, mais il fut auparavant couché à six ou sept reprises selon les observations de votre observateur.

Quand la malchance s'attaque à un athlète, elle le poursuit partout. En effet, Westenberg a couché le champion du monde à maintes reprises, mais en chaque occasion, les luteurs se trouvaient près des câbles et Dusek, qui parut être un expert sous ce rapport, est parvenu à se trainer sous les câbles avant que l'arbitre Sammy Mack n'ait eu le temps de compter les trois secondes réglementaires et force fut à ce dernier, en chaque occasion, d'ordonner à Westenberg de lâcher prise et de revenir au centre de l'arène.

La foule, visiblement favorable à Westenberg, ne manqua pas de protester contre les décisions de l'arbitre, mais celui-ci ne pouvait agir autrement, car en chaque occasion, le champion était hors de tout doute... hors des câbles.

La chance, qui avait continuellement favorisé le champion durant ce match, refusa même de tourner contre lui au moment décisif, comme la chose se présente généralement à la fin d'un concours, et le champion s'assura la victoire au bout de 1:05 59.

Le match a été excessivement dur, et si l'on ne peut dire autre chose de Dusek, on doit forcément admettre qu'Ernie Dusek est un formidable encaisseur. Le match d'hier soir a fourni plus de coups durs qu'aucun autre match qui a été présenté à Montréal depuis longtemps. Westenberg est reconnu comme un des luteurs les plus loyaux qu'on ait vus ici, mais aussi un de ceux qu'on ne peut malmenier sans qu'il réplique, et hier soir, il a échangé coup pour coup avec son adversaire et bien que l'ayant secouru à maintes reprises, n'est jamais parvenu à lui river légalement les épaules au plancher.

Westenberg a surtout favorisé un ciseau de tête qu'il a appliqué à maintes reprises, pendant que le champion, lorsqu'il n'avait pas recouru à des prises illégales, partiquait des torsions de la jambe. Westenberg a aussi appliqué plusieurs ciseaux de corps à la volée et après avoir manqué à deux ou trois reprises, cette prise fut la cause de sa défaite.

La fille à Madelon lancée par Chevalier

Paris. — Maurice Chevalier lancera sous peu une marche qui remplacera "La Madelon", la célèbre chanson des soldats français de la Grande Guerre. Elle est intitulée "Victoire, la fille à Madelon". Les paroles sont de Marcel Tryvers, de l'aviation, et la musique de Fredo Gardoni, un volontaire de la Légion anti-fasciste Garibaldi. En voici le refrain:

"Victoire, victoire, c'est la fille à Madelon, victoire, victoire, c'est l'émot d'ordre du colon (colonel)."

"C'est le cri de toute la nation. Victoire, victoire, c'est la fille à Madelon".

Le double de Danielle Darrieux ressemble à Meg Lemonnier

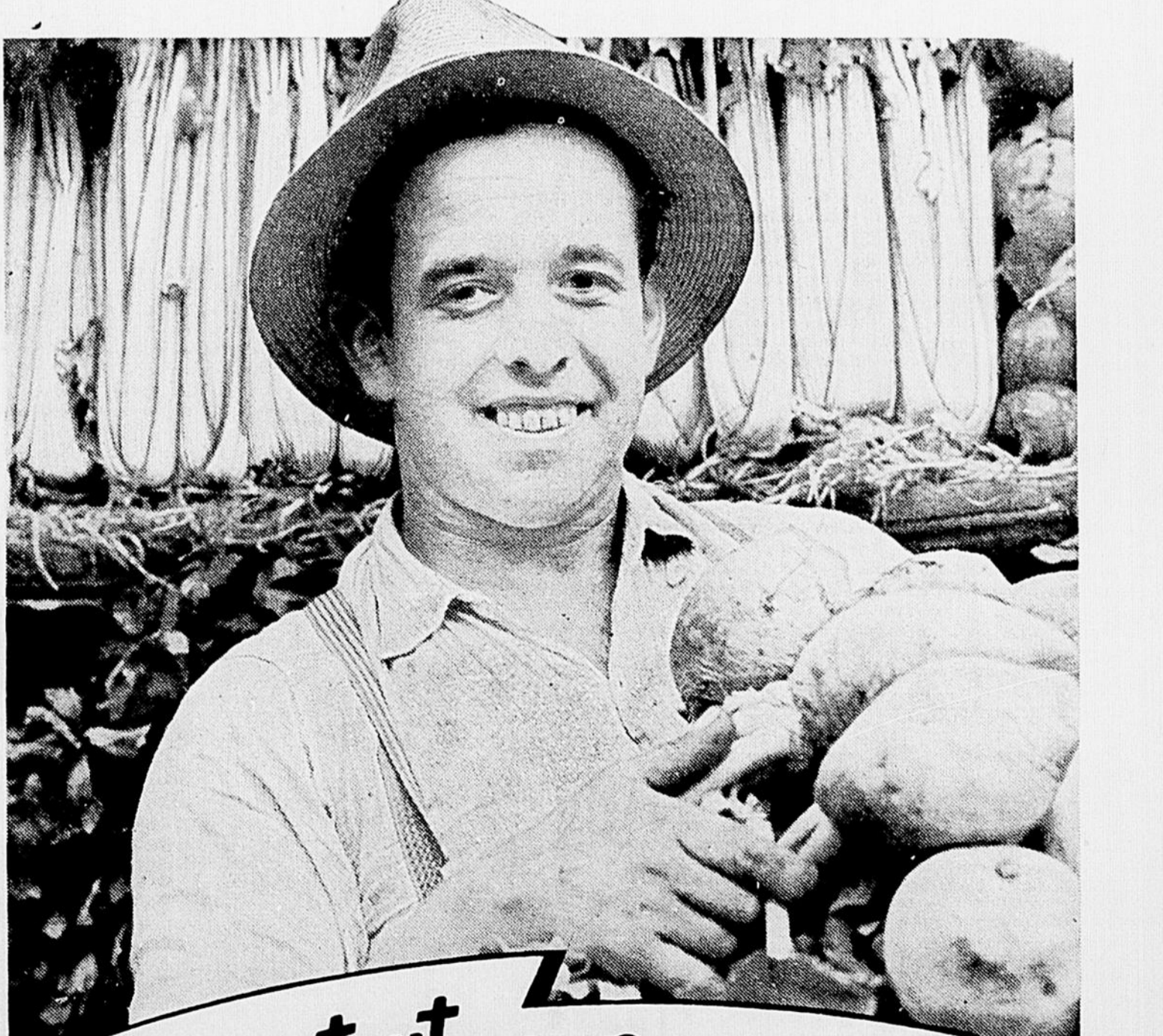
Henri Decoin vient de terminer "Bâtiment de Coeur" où l'on retrouve autour de Danielle Darrieux, plus jeune et plus enfant que jamais Saturnin Fabre, André Laguet, Julie Astor, Claude Dauphin et Jean Tissier, la doublure de Danielle Dar-

rière offre une particularité. Elle est le portrait même de Meg Lemonnier.

Le Président Intimidé

Parmi les nombreux décors et les scènes importantes du film "Le Chemin de l'Honneur", figure une grande soirée au Cercle Militaire. Reine St-Cyr, en robe de tulle rose et est ravissante. Pierre Brasseur et Henry Garat y sont de brillants officiers de l'armée d'Afrique. Mais les deux figures marquantes sont le général commandant de la Place de Paris et... le Président de la République.

Le général est digne comme aux plus beaux jours. André Lefaur congruement décoré, mais le Président qui ne fait que traverser la salle en souriant est — le respect l'exige — un rôle muet. Le respect inhiba à tel point le figurant chargé de représenter en silhouette le premier magistrat de la République qu'il en rougissait sous son maquillage et que, souriant avec l'agréable confusion d'une ingénuité, il en oublia de faire les petits gestes aimables que toutes les actualités des sept dernières années ont sympathiquement popularisées. On n'aura jamais vu, cher et vénéré Président de la République Française aussi intimidé par le camera.



Sobre en tout - la Bière me suffit

Angleterre et France mises au pied du mur ?

POURQUOI NE PAS SUPPRIMER L'UNION DITE NATIONALE ?

Le gouvernement français a bien occis le communisme, afin d'éviter la guerre civile. — Les libéraux fédéraux ont le devoir de défendre leur attitude sur la guerre.

(Dépêche spéciale à "L'Autorité")
Ottawa, 29. — Après la surprise des premiers jours causée par l'appel subit, non pas aux armes, mais aux votes, de M. Duplessis, les milieux libéraux de la capitale se sont ressaisis, et il est maintenant certain que ministres et députés du Québec vont entrer dans la lutte à corps perdu puisqu'il s'agit encore plus d'une question fédérale que provinciale. Sans aucun doute, dans la bataille qui vient de s'engager, les problèmes provinciaux n'auront pas beaucoup de part, faisant place aux problèmes fédéraux qui affectent particulièrement le Québec.

Si M. Duplessis comptait sur le désarroi du parti libéral provincial, il devra bientôt déchanter, car nouvel Hitler il ne trouvera pas devant lui une nouvelle Pologne. Les fédéraux sont en mesure d'aider les provinciaux et cette aide sera considérable, peut-être même décisive.

La déclaration conjointe de M. Camillien Houde, maire de Montréal et de M. J. M. Savigneau, président de l'Exécutif: "Monsieur le maire et moi-même sommes d'opinion qu'il est très dangereux de faire des élections dans les conditions actuelles", a trouvé écho de nombreux échos. A supposer que M. Duplessis ait calculé que des troubles pourraient le porter au pouvoir, il sera sûrement pris à son propre piège.

L'acte des Mesures de Guerre confère au gouvernement des pouvoirs quasi illimités. Dès qu'une nation entre en guerre, il est entendu que toutes les énergies nationales doivent concourir à gagner cette guerre, qu'il y ait des obstacles pouvant s'élever à l'intérieur. Est-ce une mesure propre à fortifier l'unité nationale que le premier ministre du Québec vient d'adopter sans même consulter son propre cabinet? D'après les règlements de la censure, il n'y a pas que les journaux, les imprimeries et les postes de radio qui soient susceptibles d'être supprimés, mais les orateurs eux-mêmes courent de grands risques. Une fois qu'une douzaine de têtes chaudes auront pris le chemin des camps de concentration, sans parler de l'amende et de la prison, on peut croire que les autres s'empresseront de se terrer.

Le gouvernement français n'a pas hésité à supprimer le parti communiste et ses journaux, qui voulaient faire croire que Staline, en se rapprochant de l'Allemagne, avait eu tout simplement pour but d'arrêter la guerre, alors que l'ambition des alliés était de l'activer. Les soixante-douze députés et les deux sénateurs communistes français ont reçu instructions de se tenir absolument cois, sinon ils subiront le même sort que leur parti. Au cas où les choses tourneraient mal dans le Québec, pourquoi Ottawa n'imiterait-il pas l'exemple de Paris, par la suppression pure et simple de l'Union Nationale? A semer le vent, on récolte la tempête, dit le proverbe, et M. Duplessis, seul auteur, à ce que l'on sache, de sa décision subversive, n'aurait qu'à s'en prendre à lui-même de sa déconfiture.

Déjà, la réaction est violente dans les autres provinces, et il ne faudrait pas que le sentiment anglais, dans le Québec, s'en mêle beaucoup pour que cette réaction anti-canadienne française se répande comme un feu de prairie. Un Hitler, un Mussolini peuvent déclarer à leurs peuples, un matin, qu'ils ont décidé telle chose d'importance primordiale la veille, sans consulter personne, mais un Maurice Duplessis, pouah!...

PASCAL.

LE DR C. A. KIRKLAND CANDIDAT LIBERAL DANS JAC. - CARTIER

Le maire de Ville Saint-Pierre sera sur les rangs à la prochaine convention. — Ses titres nombreux au poste d'aspirant lui assurent le choix officiel du parti.

(Chronique spéciale à "L'Autorité")
Ville Saint-Pierre, 29. — Le Dr C. A. Kirkland, maire de Ville Saint-Pierre, annonce qu'à la suite de plusieurs demandes lui venant des quatre coins du comté de Jacques-Cartier, il a décidé de soumettre son nom à la convention libérale qui aura lieu dans quelques jours afin de choisir un candidat dans ce comté en opposition à l'hon. Anatole Carignan, ministre de la Foire dans le cabinet Duplessis.

En plus d'avoir été élu maire de Ville Saint-Pierre par acclamation, le Dr Kirkland est président de la Société Saint-Jean-Baptiste de cette municipalité. Inutile de dire que malgré son nom à consonnance anglaise, il est Canadien français cent pour cent. Il a fait sa marque brillante dans la profession médicale, étant attaché à l'hôpital Saint-Joseph et au General Hospital, de Lachine.

Bien que Ville Saint-Pierre, soit l'une des plus importantes municipalités du comté, jamais elle n'a eu un député résident chez elle, lorsque presque toutes les autres paroisses de Jacques-Cartier, y compris l'île Bizard, ont bénéficié de cet honneur, lorsque l'hon. F. D. Monk nous représentait au fédéral. Ville Saint-Pierre est donc fondée à réclamer son tour. D'après de nombreux électeurs du comté, 1939 sera l'année du grand nettoyage des dictatures. Parmi celles-ci, il faut comprendre l'autocratie «duplessiste», dont M. Carignan est l'un des plus illustres représentants. D'autres candidatures libérales sont à l'ordre du jour, dont l'une issue de Lachine, parmi une chevelerie bien connue; mais les vrais libéraux veulent un candidat pur-sang, et non certains individus qui, depuis quelques années, ont flirté tour à tour avec les deux partis, tant à Québec qu'à Ottawa. Un danger à craindre serait la retraite, à la dernière minute, d'un de ces «cinquante pour cent» en faveur de M. Carignan, assurant ainsi son élection par acclamation.

VINCE

L'histoire de Spencer Wood

Après la conquête, résidence des gouverneurs anglais. — Depuis la Confédération, celle des gouverneurs canadiens-français. — M. Maurice Duplessis a-t-il vraiment dessiné de fermer ce castel?

L'autorisation si promptement accordée par le lieutenant-gouverneur Esioff Patenaude à M. Duplessis d'en appeler au peuple du Québec, sans même consulter son cabinet, réduisant à néant la solidarité ministérielle, n'a pas manqué d'attirer une attention spéciale sur Spencer Wood que M. Patenaude aurait déjà quitté depuis le 1er mai, sans la tolérance du gouvernement Mackenzie King. Si Ottawa nommait sur-le-champ un successeur à M. Patenaude, on se demanderait si M. Duplessis oserait tenir sa promesse de fermer Spencer Wood, à moins de procéder, en quelque sorte, à ce choix lui-même. Voici quelques notes sur cette fameuse demeure:

Quand le fastueux comte d'Elgin, comme un roi, y tenait ses levers, le château portait le nom de Powell Place, du nom de son premier propriétaire, le général Henry Watson Powell, ce gouverneur anglais qui, malgré toute sa bienveillance pour nous, ne pouvait certes pas prévoir que parmi ses successeurs dans ce castel, se trouveraient de nombreux occupants d'extraction française... Dans la société anglaise du temps, on était bien d'avis que l'audacieux avait pour toujours clos la lignée des Champlains, des Montagnys, des Frontenacs et de tant d'autres. Et pourtant, une trentaine d'années plus tard, le premier de nos lieutenants-gouverneurs était un Canadien français appelé à recevoir à Spencer Wood, en 1870, le fils de son souverain, S. A. R. le prince Arthur.

Ainsi que plusieurs résidences royales d'Angleterre et de France, Spencer Wood a eu ses alternances de grandeur, d'isolement, de splendeur et d'abandon. Le castel est devenu la propriété du gouvernement provincial lors de la Confédération, en vertu d'un don de la Puissance au Canada, à la condition expresse que cette demeure continuerait, comme par le passé d'être la résidence vice-royale de la seule province française du Dominion. Mais l'étendue de la propriété fut réduite de moitié, si bien qu'elle est loin d'être aujourd'hui ce qu'elle était lorsqu'elle comprenait la propriété voisine, Spenceurgrange.

C'est au sein d'un site grandiose, au bord d'une falaise qui domine le Saint-Laurent, que s'élève le château de Spenceur Wood, ainsi baptisé du nom de l'un de ses anciens propriétaires, le Très Honorable Spencer H. Percival, château peu remarquable à la vérité du côté architectural, mais d'un pittoresque et d'un confort dignes d'un château féodal. L'histoire Ruisseau Saint-Denis, par où le général Wolfe atteignit les hauteurs d'Abraham, borne le domaine à l'Est, tandis que le Ruisseau Belle-Borne le termine à l'Ouest.

C'est dans le décor de cette belle nature, en ce coin historique par excellence, à quelques arpents de l'endroit où s'est joué le sort de la Nouvelle-France, que la munificence a assuré à nos lieutenants-gouverneurs une résidence véritablement royale, tout en épargnant à la province les frais de construction d'un château fort coûteux que M. Duplessis, sujet à des sautes d'humeur, menace de fermer chaque fois que ses crises diabétiques lui donnent de nouveaux soucis.

ARAMIS

LE MOT INACHEVÉ

Il faut être au moins trois joueurs. Matériaux: une balle ou autre objet qui puisse se lancer et se rattraper facilement. Les joueurs se mettent en rond, l'un d'eux lance la balle à un de ses partenaires, au hasard, sans ordre désigné, et prononce en même temps la première syllabe d'un mot que doit terminer aussitôt celui qui reçoit la balle. Il n'est pas utile que le mot terminé soit celui auquel pensait l'envoyeur. L'essentiel est que le mot soit français. Toute hésitation ou répétition entraîne un gag; le jeu amuse beaucoup, non seulement par les joutes plus ou moins encore sous un beau soleil qui nous oblige à rester tranquilles, ou bien lorsqu'on veut se reposer un peu après un jeu mouvementé.

chaud partisan de "Papa" Auger, faillit un jour emporter le mention d'un client en discutant politique. Les électeurs s'écrièrent le 25 octobre: "La barbe!"

VULCAIN.

Oui, prétend Mussolini, sur le terrain diplomatique. — Le roi des maîtres-chanteurs. — Aspect tout nouveau de la guerre moderne. — La Russie prépare-t-elle une nouvelle trahison?

Combien de nos gens, retranchés derrière cette ligne Maginot que prétend être la Saint-Jean-Baptiste, et qui ne ménagent pas plus leurs critiques à la France qu'à l'Angleterre. S'écrient, à l'instar de lord Beaverbrook, notre ex-Max Aikens: "Mais quelle sorte de guerre faisons-nous là?" Il faut être aussi expert en stratégie et en tactique qu'un colonel de Zouaves ou de la Garde Dolland pour parler ainsi "à travers son casque à plumes".

Savent-ils, ces "sauve-mes-fesses", que dans l'état présent de la technique militaire, il faut une centaine de chars et plus de cent tonnes d'obus pour rompre d'une façon certaine la résistance offerte sur un seul kilomètre par un seul bataillon bien retranché et couvert par des fils barbelés? Pour une offensive de quelque envergure, il serait nécessaire de lancer des milliers de chars et des tonnes d'obus pour avoir raison, en définitive, de quelques dizaines de bataillons, c'est-à-dire une infime fraction des moyens défensifs de l'ennemi.

Sur des frontières restreintes, comme celles de la France et de l'Allemagne, trop étroites pour les effectifs énormes de la levée en masse, machinées pour la défense par la fortification permanente, il n'est que peu d'espoir de mettre en défaut les dispositions adverses. Selon toutes probabilités, on sera contraint à une lutte frontale, avec tous les avantages que celle-ci confère à la défensive. N'est-ce pas que nous sommes loin de la bataille de Châteauguay, malgré l'énorme importance que nos manuels scolaires confèrent à cette escarmouche au coin d'un bois!

Dans ces conditions (pas celles de Châteauguay) il est raisonnable de penser que la décision ne pourra être obtenue qu'après le succès de nombreuses actions offensives, donc au prix d'un effort gigantesque qui suppose une supériorité numérique et industrielle considérable. Comme les Alliés, pas plus que leurs adversaires, n'ont cette supériorité numérique et industrielle écrasante, pour l'heure, il s'ensuit donc que la lutte prendra, si elle continue, la forme d'une lutte à mort entraînant la ruine totale du parti vaincu.

Certes, l'usure du matériel et le développement des fabrications de guerre finiraient par donner l'avantage aux Franco-Britanniques, mais cela ne se produira pas avant deux années au moins.

C'est là qu'intervient la guerre politique, dans laquelle Hitler et ses disciples sont passés maîtres. C'est par la guerre politique qu'ils ont amené les Soviétiques à prendre la Pologne à revers et c'est encore par la guerre politique qu'ils essaient de faire accepter l'intervention de Mussolini.

Celui-ci s'adressant du balcon du Palazzo Venisia, à Rome, aux chefs fascistes de Pologne, s'est écrié, avec sa façon dramatique habituelle: "Le peuple italien sait que le pilote ne doit pas être dérangé lorsqu'il est pris dans une navigation difficile, ni qu'on doit lui demander à toute minute des nouvelles sur le tracé du voyage. Si je dois apparaître un jour sur ce balcon et si je demande au peuple de prêter l'oreille, ce ne sera pas pour lui transmettre une étude de la situation, mais pour lui annoncer comme je l'ai fait lors des campagnes d'Abyssinie et d'Albanie les décisions que j'ai prises." En d'autres termes, Mussolini avertit les Alliés qu'il pourrait bien un jour leur plonger dans le dos la dague qu'il dissimule derrière le sien, à la manière des Soviétiques vis-à-vis de la Pologne. L'Angleterre et la France ont à coup sûr entendu l'avertissement, et si elles n'en tiennent pas compte, c'est qu'elles n'en ont cure. Mussolini part évidemment de ce point de vue: que les Alliés étant d'ores et déjà vaincus n'ont plus qu'à se tirer de cette partie mal engagée en faisant d'importantes concessions à l'Italie, puisque l'Allemagne s'est déjà servie du côté de la Pologne.

LE CHANTAGE DE MUSSOLINI

Sur d'autres points, le Duce a énoncé des théories bien propres à rendre songeurs ceux qui ne sont pas encore familiarisés avec les raisonnements fascistes: "Bien que la Pologne, dit-il, ait été liquidée, l'Europe toutefois n'est pas encore effectivement en guerre. Les armées principales en présence ne se sont pas encore affrontées dans des batailles mûres. L'événement peut être évité, si l'on veut se rendre compte que c'est une vaine illusion de vouloir maintenir, ou plutôt reconstituer les positions que l'histoire et le dynamisme des peuples condamnent." La Pologne, peuple de trente-trois millions de sujets, est vaincue en un mois. De grandes villes, de plus d'un million d'habitants, comme Varsovie, sont

(Suite à la page 3)

TEXTE DE LA DECLARATION DE M. DUPLESSIS

Nous publions ici le texte intégral de la déclaration qu'a faite, aux Trois-Rivières, dimanche, l'honorable M. Duplessis. C'est un document à conserver. C'est, en quelque sorte, le défilé lancé aux autorités fédérales par le premier ministre de la province française du Québec et une protestation non équivoque contre la participation du Canada au conflit mondial. Nous étudions, dans un autre endroit de notre journal, cette dangereuse et étrange tactique d'un chef de parti qui profite de la situation présente pour créer une situation des plus épineuses. Nous engageons nos lecteurs à bien lire cette déclaration.

"Les Chambres provinciales ont été dissoutes, hier, et une élection générale a été ordonnée. La mise en nomination aura lieu le mercredi 18 octobre et la votation le mercredi suivant, 25 octobre, après quatre sessions de la Législature.

"Le gouvernement de la province, soucieux des droits du peuple, a décidé de soumettre à l'électorat des questions de la plus haute importance, dont quelques-unes des plus vitales ont surgi récemment. Le gouvernement de l'Union nationale désire consulter les électeurs sur les questions qui doivent être soumises, comme dans tous les régimes démocratiques et parlementaires.

"Depuis plusieurs années, une campagne a été conduite et des tentatives directes et indirectes ont été faites en vue d'amoinrir considérablement et même d'anéantir l'autonomie provinciale, dans le but de ne former qu'un seul gouvernement dirigé par Ottawa.

"L'Union nationale considère que l'autonomie provinciale, garantie par le pacte confédératif, est essentielle au meilleur intérêt de la province, conforme à ses traditions et ses droits et à ses prérogatives indispensables.

"Invoquant le prétexte de la guerre, déclarée par le gouvernement fédéral, une campagne d'assimilation et de centralisation, manifestée depuis plusieurs années, s'accroît de façon intolérable.

"Des arrêtés ministériels ont été passés par Ottawa en vertu de la "War Measure Act", ou "Loi des mesures de guerre", avec le désir et l'effet de centraliser à Ottawa, pour des fins de guerre, toute la finance des particuliers, des municipalités, des provinces et du pays.

"Le gouvernement de l'Union nationale a formé une administration composée de libéraux, de conservateurs et d'indépendants, qui a à cœur les meilleurs intérêts de notre province et, en particulier, le respect de l'autonomie provinciale à laquelle nous tenons comme à la prunelle de nos yeux, parce qu'elle constitue, au point de vue humain, le rempart le plus solide de nos institutions, de nos traditions les plus chères et de nos droits fondamentaux.

(Suite à la page 3)

ADOLF HITLER: LE LOUP



Cet écolier médiocre reste un primaire. — Il se tient en dehors du "peuple vulgaire". — Ne pratique guère ce qu'il enseigne. — Ses intimes l'appelaient Wolf: le loup.

Il est intéressant de connaître l'opinion de nos jeunes sur la politique fédérale. Elle dénote, de la part de nos futurs hommes publics, l'intérêt qu'ils prennent aux affaires de la nation, surtout aux heures difficiles que nous traversons actuellement. Il est tout naturel que cette jeunesse entretienne des craintes profondes sur le sort qui lui est réservé, au cours de cette guerre. Mais elle peut avoir l'assurance que la conscription ne sera pas imposée, en Canada, et que le peuple s'y oppose catégoriquement.

Il n'y a pas d'illusion, l'Europe entière est affectée maintenant par une guerre effroyable et désastreuse: l'Europe s'entreteint quasi à la manière des canibales, usant des moyens les plus atroces et les plus dégradants: c'est un pélemêle général, horrible, je dirais même sauvage. Si nous cherchons la cause ultime (humaine, bien entendue) de cette tuerie abominable, nous constatons qu'elle a germé et fait éclosion dans la cervelle "sans cervelle" d'une espèce d'énigmatisme, aux prétentions abusives et effrénées. Soit dit en passant, ce "cauchemar ambulatoire" du genre humain a sans doute l'intention de suivre les traces impregnées de gloire ensanguinée d'un Napoléon Jérôme, d'un Alexandre le Grand, ou d'un Jules César; mais étant donné le caractère éphémère et fugitif des choses d'ici-bas, cette gloire sans précédente peut fort bien être ternie un jour, et le petit prétendant de l'heure au trône universel peut aussi aller retrouver ses prédécesseurs.

N'est-il pas à déplorer, encore en Europe, le sort de la jeunesse des nations belligérantes: une jeune jeunesse non responsable des orges actuelles, et contrainte à atrocités ces calamités par une contribution directe! Non, jamais nous ne tiendrons compte de ces fleaux, aux belligérants "in action", car d'un côté, l'Allemand est la dupe, l'instrument involontaire d'un meurtrier au cœur maculé de saletés "vilissimes"; et de l'autre, l'Auton doit entendre sa propre patrie contre l'offensive la plus diabolique et la plus destructrice.

Donc, pour ce qui regarde la jeunesse européenne, elle est forcément obligée de prendre les armes, afin de se défendre contre un ennemi qui n'est pas un ennemi de notre pays, mais un ennemi de l'humanité.

En d'autres termes, la jeunesse canadienne n'a-t-elle à défendre ses droits nationaux? Et puis, est-ce un devoir pour elle d'aller unir ses forces aux Alliés?

La réponse est négative, sans aucun danger de compromis, car la situation présente de la jeunesse canadienne diffère absolument de celle de la jeunesse européenne.

Quant aux droits nationaux des Canadiens, ils sont en parfaite sûreté: trois remparts insurpassables les préservent de toute invasion ennemie, et lui assurent ainsi une sauvegarde fondée sur la certitude. Le premier de ces remparts est dressé

(Suite à la page 2)

Le chancelier du Reich est le type même du théoricien. Il a réglé sa vie comme il prétend régler le destin du monde. Au cours d'une récente interview, il déclarait: "Je me retirerai de la vie publique à soixante ans."

Hitler aura soixante ans en 1949...

Sa mémoire est prodigieuse, mais il n'a beaucoup lu que depuis son ascension au pouvoir. Il avait d'abord été un écolier médiocre, incapable de passer un examen. Or, le savoir acquis quand l'esprit s'est déjà stabilisé est souvent indigeste. Aussi conçoit-on que, dans ce cerveau où se grent les formules, celles-ci l'emportent souvent sur les penchants humains.

En fait, ses contradictions sont plus apparentes que réelles. Il déclara à M. Ward Price, qui le rapporte dans son livre Je connais ces dictateurs: "Je crois en Dieu, et Dieu sauvera les Allemands."

Mais le lendemain, il entre en guerre ouverte contre les religions. Il exige un pays riche en enfants, il flétrit les unions stériles, mais lui-même ne se marie pas. C'est que, pour son compte, il a accoutumé l'instinct à s'effacer devant la règle qui le veut uniquement préoccupé du triomphe de sa doctrine.

Il s'est créé une vie monacale. "Dis-moi ce que tu manges, écrivait Brillat-Savarin, et je te dirai qui tu es". Hitler boit de l'eau. Il dédaigne le vin, la bière, l'acool. Il se nourrit de légumes. La boucherie pour toute l'Europe, soit, mais pas de viande à sa table. Ses deux plats favoris sont depuis des années la Nudelsuppe, la soupe aux pâtes frites, qui est un mets de la vieille Allemagne, et les Russische Eier, les oeufs à la russe: une alliance gastronomique qui fait figure de symbole!

Son rôle politique a commencé à Munich, en 1919, dans une salle de brasserie, la Sterneckerbrau, où se réunissait le parti ouvrier allemand.

Il venait là en simple observateur. Un soir, il ne put se tenir de prendre la parole pour combattre les opinions d'un orateur socialiste.

Ce fut la première de ces harangues, au débit irrégulier, traversées de coups de nerfs, à quoi l'Allemande entière allait bientôt s'habituer. Son succès, ce jour-là, fut surtout un succès d'étonnement. Nul ne le connaissait. Mais cet événement, qui passa inaperçu, devait être gros de conséquences.

Depuis, l'arrière-salle de la Sterneckerbrau a été consacrée comme un temple de l'esprit nazi, et Hitler ne manque pas, chaque année, de

(Suite à la page 3)

DANS DEUX-MONTAGNES

On nous apprend qu'une convention du parti libéral doit avoir lieu, mardi ou jeudi prochain, pour le choix d'un candidat dans la présente campagne contre l'honorable Jean-Paul Sauvé.

La rumeur veut que M. Jean P. Rochon, ancien député de ce comté, soit le choix unanime de la convention.

Sur la rue, à Montréal, on dit couramment que Mre Hector Perrier serait candidat du parti libéral dans Laurier, que représenterait, lors du dernier Parlement, à Québec, l'honorable C. A. Bertrand, lequel serait candidat dans la division St-Jacques.

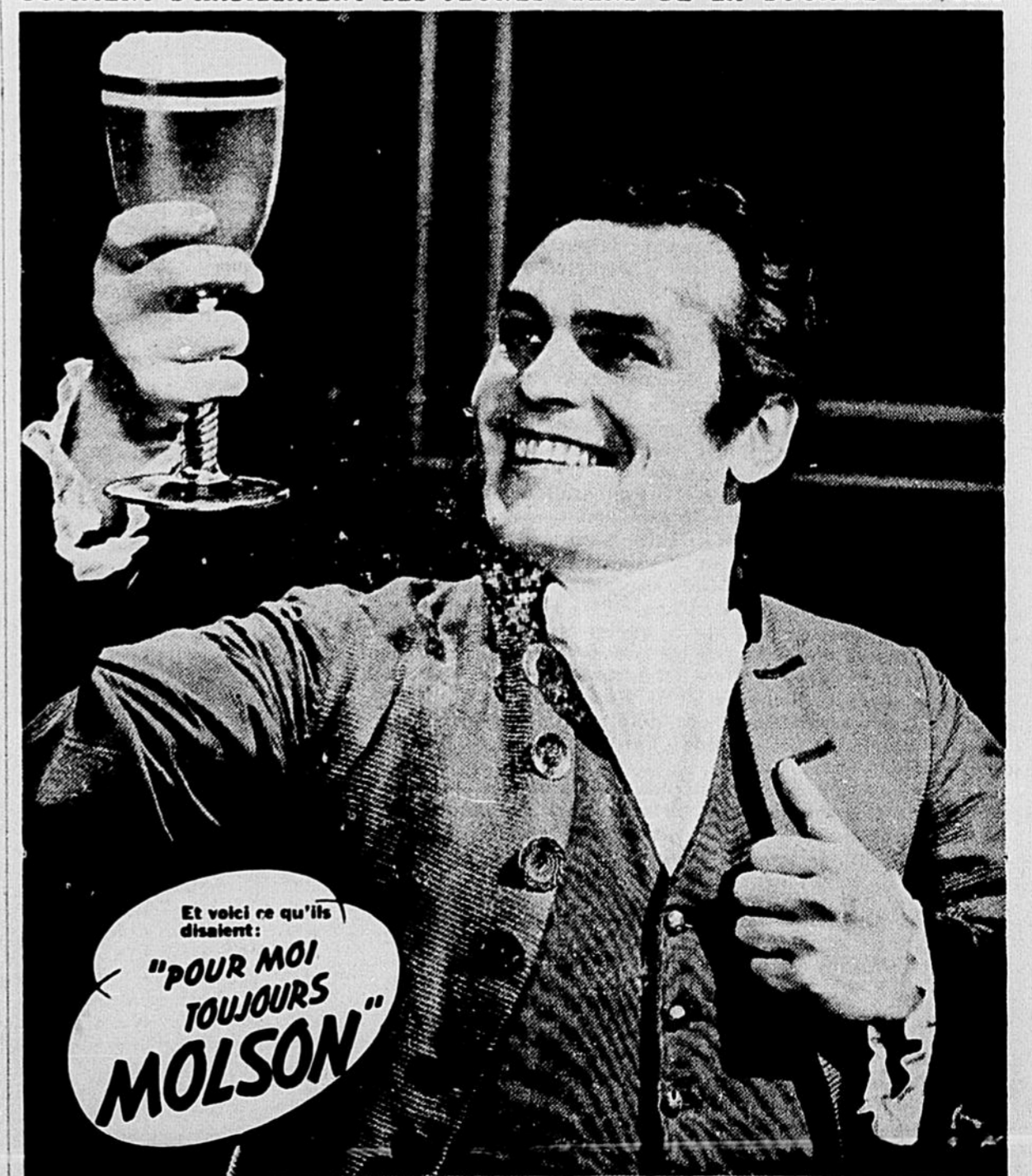
On annonce également comme certaine la candidature de l'honorable M. Athanase David, ancien secrétaire de la province, dans le comté de Terrebonne où son élection serait assurée par une forte majorité.

Dans Ste-Marie de Montréal, on annonce la candidature de M. Raoul Trépanier, ex-président du Conseil Central des Métiers et du Travail, comme adversaire de M. Candide Rochefort, et celle de M. Bernard Bissonnette dans le comté de l'Assomption, contre M. Raynault, ancien maire de Montréal.

Dans Mercier, Montréal, il est question que M. Eugène Lefrançois, candidat à la dernière élection contre M. Gérard Thibault, brigade de nouveau les suffrages des électeurs.

Dans Maisonneuve, on annonce la candidature de l'échevin Georges Caron comme certaine, en opposition à Mre Renaud, avocat, de Montréal, qui se présenterait à la place de l'honorable William Tremblay, qui prendrait sa retraite de la vie politique.

COMMENT S'HABILLAIENT LES JEUNES GENS DE LA SOCIÉTÉ EN 1810



LA BIÈRE QUE VOTRE ARRIERE-GRAND-PÈRE BUVAIT

L'HOTEL WINDSOR posséd. une atmosphère de distinction très recherchée et est visité par des voyageurs de renom venant de toutes les parties du monde. Il est renommé pour ses chambres modernes et confortables, son excellente cuisine et son service courtois.

Windsor
CABRE DOMINION